

Le Plessis-Josso. — Chapelle castrale.

## LA BRETAGNE INCONNUE

---

### DEMEURES SEIGNEURIALES

COËTCANDEC, LE PLESSIS-JOSSO, LES FERRIÈRES,  
CADOUDAL

---

#### COËTCANDEC

Non pas simple gentilhommière, mais reste imposant d'une résidence seigneuriale, Coëtcandec est situé dans la partie la plus écartée de l'ancienne paroisse de Grandchamp<sup>1</sup>, au pays vannetais. Malgré l'aspect abandonné, l'ampleur de ses constructions et ses tours médiévales maintiennent encore son prestige. Deux des quatre tours d'angle que devait avoir le château subsistent à des extrémités opposées.

Les chroniqueurs bretons sont trop rares; l'histoire des anciennes résidences féodales reste enfouie dans le silence des campagnes. Nous ne savons rien de la vie séculaire de La Grandville qui, un soir de lutte, aurait accueilli Duguesclin, rien de Trebimoël, chef-lieu de la vicomté de Bignan, rien du Quenhouet ni de Cadoudal, si fortement défendus par les eaux de la Claie, rien de Quinipily, rasé comme tant d'autres, à l'aube d'un régime nouveau. Que savons-nous, même, du formidable château de Largoët ? Fort peu de chose.

---

1. Voir le *Répertoire archéologique* de Rosenzweig, 1863, col. 173 et 186.

Ces forteresses, dissimulées dans les replis du Sillon de Lanvaux, ont cependant joué un rôle dans l'histoire du pays.

Nous n'en savons pas davantage sur Coëtcandec. A-t-il gardé sa fidélité aux souverains bretons, s'est-il laissé séduire par les intrigues des factieux ? Nous l'ignorons. Au pied des collines de Lanvaux, vigilant au sein de l'épaisse frondaison qui l'enveloppe, Coëtcandec semble figé dans le passé, sentinelle attardée sur la grande voie qui relie la lande à la côte.

On peut supposer que le château a souffert lors des luttes qui ont marqué le règne de Jean IV (1364-1399), ou qu'il est tombé de vétusté avant le mariage de notre Province avec le royaume de France. Alors, la paix intérieure assurée et les progrès de l'artillerie à feu, enlevèrent aux vieilles forteresses leur utilité. A l'exemple de la bonne duchesse, on désarma, uniquement soucieux désormais des joies du foyer et des agréments champêtres.

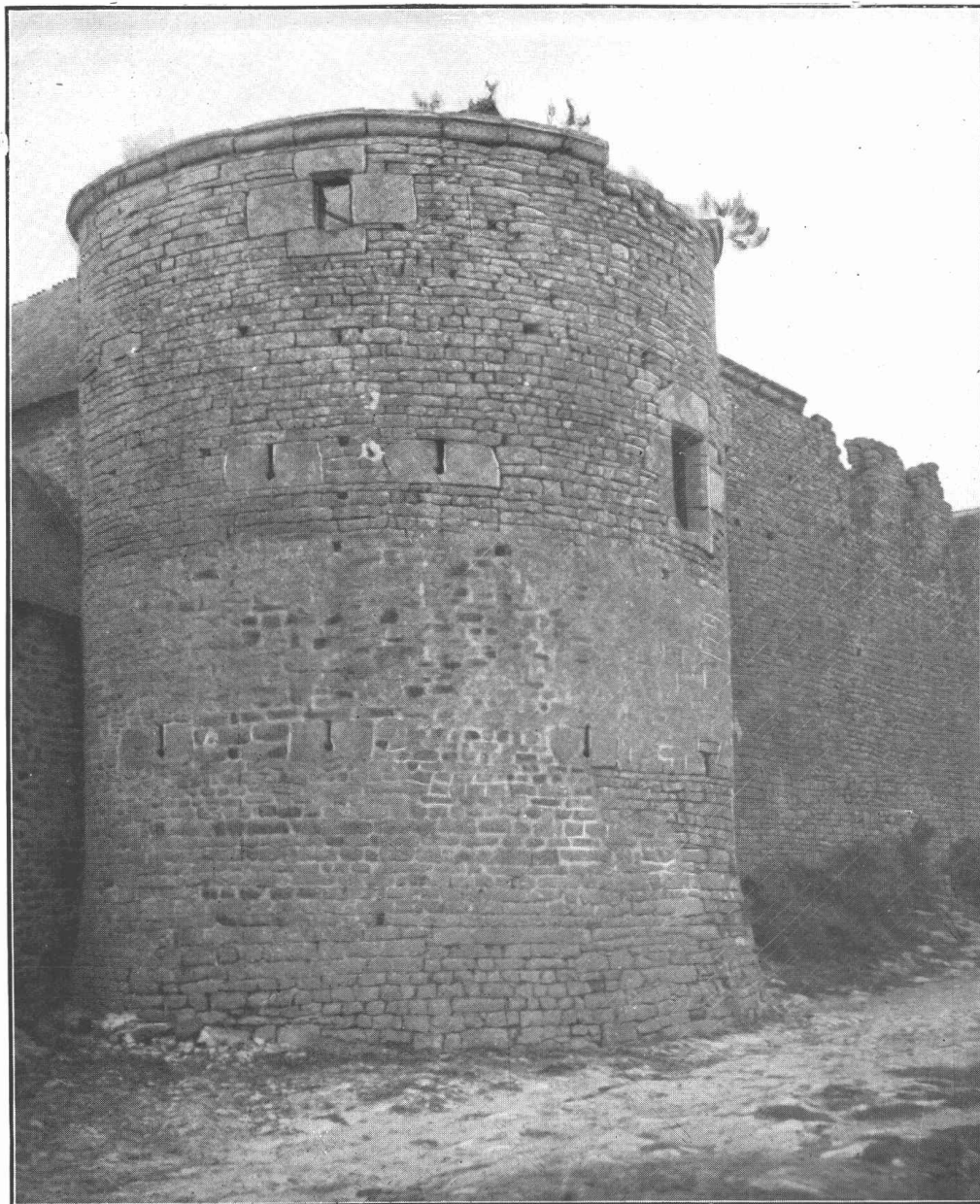
La seigneurie dont nous parlons est venue aux mains des Chohan, vers 1375, par l'alliance de Marie Leziou, héritière de Coëtcandec, avec Pierre Chohan<sup>2</sup>.

La lignée des Chohan se poursuit à Coëtcandec, durant le xv<sup>e</sup> siècle, jusqu'à Pierre qui figure, comme mineur, à la réformation de 1513. En 1530, il est marié à Jeanne Grillon, héritière de Rosnarho en Crach.

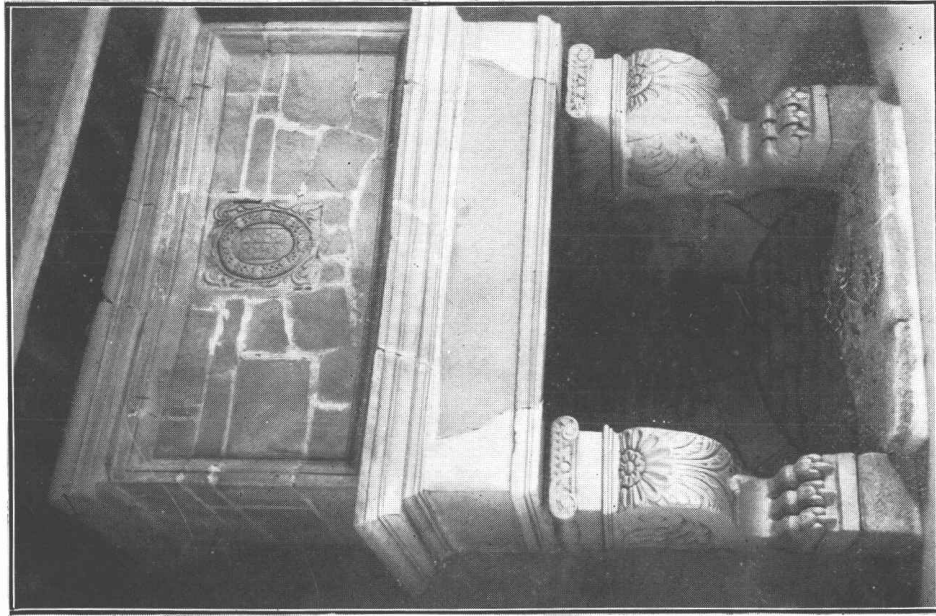
La reine Anne était descendue dans la tombe (1514), laissant à ses fidèles sujets le goût des arts et l'admiration de son œuvre architecturale, le château de Nantes. L'exemple porta ses fruits. De nombreux seigneurs — est-il besoin de citer les Rohan, les Brignac, les d'Arradon ? — firent honneur à leur famille en restaurant leur demeure. L'élégance des lignes n'eut d'égale que la richesse de l'ornementation.

L'influence italienne, propagée par Charles VIII et Louis XII, ne se fit sentir que plus tard, par attrait de la

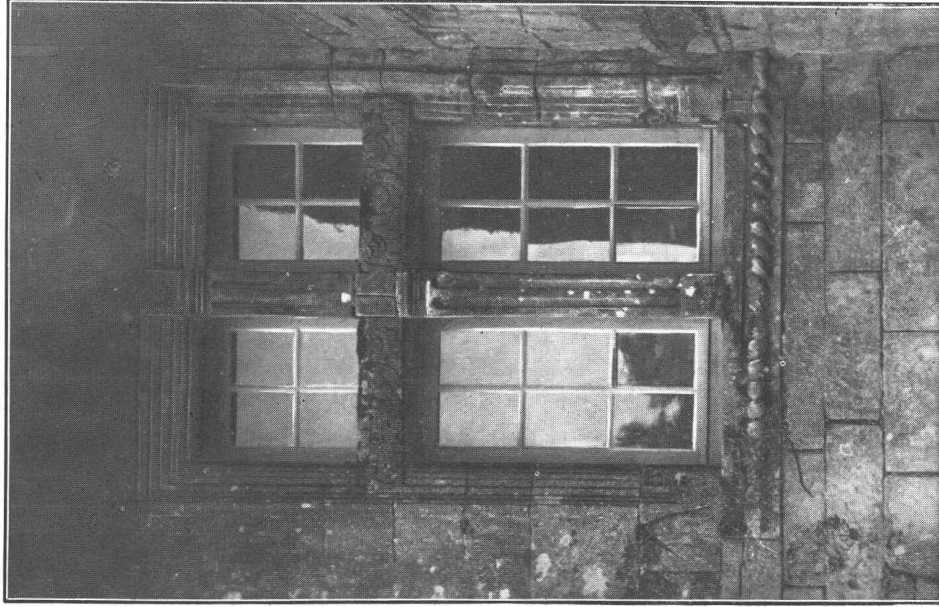
2. DE COURCY : *Armorial*.



Le Plessis-Josso. — Enceinte de la basse-cour.



Les Ferrières. — Cheminée de la grande salle, à l'étage.



Les Ferrières. — Fenêtre d'étage.

nouveauté et comme surcroît de parure. Mais l'éclat du flamboyant resta longtemps maître des esprits et des cœurs. Il fallut près d'un siècle pour que la Renaissance classique supplantât en Bretagne l'art gothique.

Pierre Chohan et Jeanne Grillon décidèrent de construire un manoir dans le goût de leur temps, sur les ruines de l'ancien château féodal. De dimensions réduites, il avait quatre larges et hautes fenêtres rectilignes sur rez-de-chaussée et étage, et une porte en anse de panier. Fenêtres et porte, ornées d'accolades à choux frisés, taillées dans le granit et couronnées de fleurons, éclairent la façade du logis. Dans la suite, deux lucarnes à fronton circulaire en pierre blanche, de l'époque de Henri IV, vinrent percer les combles. Elles élèvent la façade, mais rompent fâcheusement l'unité du style. Non moins regrettable est le crépi qui masque un appareil peu digne, il est vrai, des jolies baies sculptées.

A l'est, l'autre face n'a de saillant qu'une très haute tourelle à pans coupés qui sert de cage à un escalier en vis. Son caractère un peu monumental n'enlève rien à sa grâce.

Une nouvelle campagne de travaux s'ouvrit à Coëtcandec, au xvii<sup>e</sup> siècle. Elle eut pour objet de prolonger le corps principal, datant du xvi<sup>e</sup> siècle, jusqu'aux tours d'angle de l'ancien château. De là, les deux bâtiments qui encadrent, à droite et à gauche, le manoir de Pierre Chohan et de Jeanne Grillon. Les linteaux des fenêtres sont légèrement cintrés, les lucarnes sont en visière, les toitures ne se joignent même pas. Aucune esthétique n'a présidé à cette restauration.

Plus décoratif et non dépourvu de majesté est le gros pavillon à deux étages, flanqué d'une tourelle d'escalier, qui est venu, au xvii<sup>e</sup> siècle, parfaire l'habitation. Ce pavillon offrit un complément de logement appréciable aux La Bourdonnaye, devenus maîtres de céans. Il a été érigé sur l'emplacement d'une tour d'angle. Pour maintenir une certaine symétrie et reconstituer le plan primitif, une tourelle d'escalier de fort diamètre fut accolée à l'angle saillant du pavil-

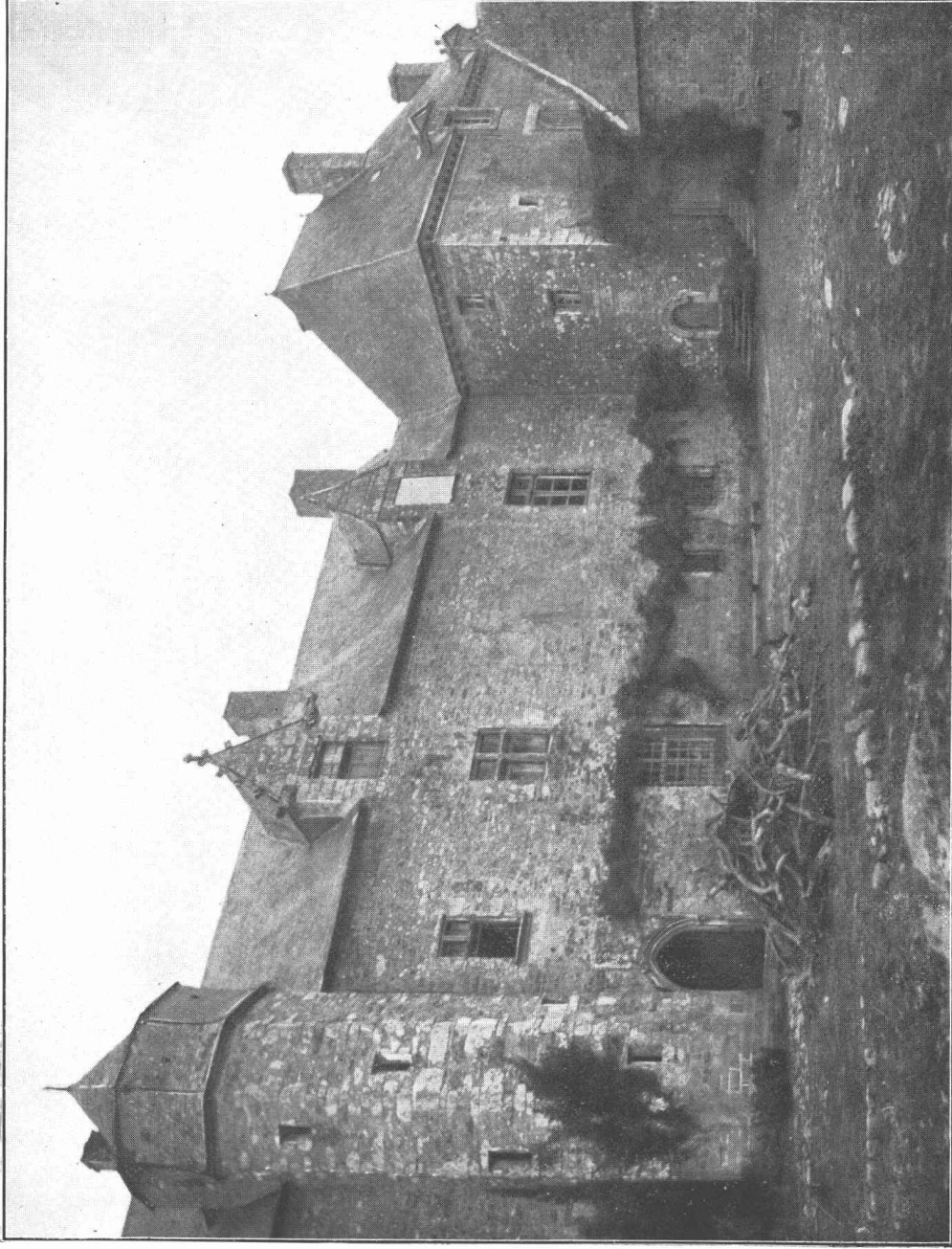
lon, mais l'effet n'en est pas heureux : on garde l'impression d'un mauvais pastiche. A mi-hauteur, la tourelle porte, en verrue sur ses parois, une petite bretèche sans beauté.

Pour expliquer, dans les constructions castrales, la persistance, jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, des tours médiévales, il faut compter avec la fierté des possesseurs. Les titulaires de hauts fiefs restaient attachés aux marques de leur grandeur passée. Au XVI<sup>e</sup> siècle, les privilèges seigneuriaux devinrent honorifiques, hormis l'exercice de la justice, bien amoindri toutefois. Or les Chohan s'attachaient passionnément aux honneurs anciens de leur famille.

On pourrait croire que les tours de Coëtcandec, défigurées, ne sont qu'un accessoire des travaux du XVII<sup>e</sup> siècle. Des observations concordantes plaident en faveur d'une opinion contraire : l'épaisseur des murs (1 mètre), les dimensions intérieures (5 m. 20), l'isolement des constructions attenantes, le grand appareil de granit qui se fait jour sous le crépi, les ouvertures percées au XVII<sup>e</sup> siècle, en vue de l'aménagement intérieur, enfin le caractère d'ensemble qui diffère des tours édifiées en ce siècle sur la première enceinte. Coiffées d'une poivrière et affublées d'horribles cheminées, elles ont perdu de leur élévation et sont presque méconnaissables.

Les douves du château ont dû être comblées en ce même XVII<sup>e</sup> siècle. Une porte pratiquée jadis dans le logis du XVI<sup>e</sup> siècle, au niveau inférieur des fossés, est maintenant aveuglée par les terres rapportées et ne laisse subsister aucun doute sur l'existence de ce complément indispensable de la défense.

Deux familles ont marqué à Coëtcandec. Les Chohan et les La Bourdonnaye. Nous n'entreprendrons pas d'énumérer la série fastidieuse de ces seigneurs. Les Chohan acquièrent, par alliance, des terres importantes dans le Vannetais : Rosnarho en Crach, Kerambartz en Landaul, Le Rest en Grand-



Le Plessis-Josso en Theix. — Logis du xvii<sup>e</sup> siècle et pavillon Louis XIII.



champ, Kerléau en Elven. Ils furent maintenus d'ancienne extraction noble à la réformation de 1669. Leur blason était : *d'argent au cerf passant de gueules*. Armes parlantes, qui évoquent les randonnées cynégétiques à la poursuite des animaux dans les fourrés de Lanvaux et de Camors. Les « bêtes fauves » foisonnaient alors. Des familles se plurent à emprunter à la chasse, objet d'un goût ardent, certains meubles de leur écu. Sur le pennon de Coëtcandec figurent loups et sangliers qui sont de Bino et de Kerboutier. Les Chohan prirent pour emblème héraldique le plus noble animal des forêts de Bretagne, le cerf aux allures fières et royales, « passant », c'est-à-dire en action.

Les écus meublés de la sorte ne sont pas le signe d'une origine extrêmement ancienne. Les Chohan, en 1669, ne prouvèrent leur noblesse que sur induction depuis 1412, date du décès du huitième ascendant. Leur filiation ne se distingue pas par des alliances avec des familles particulièrement notables de la Province. Marguerite Chohan, dame de Kerléau, épousa, le 26 septembre 1624, Pierre Descartes, conseiller au Parlement de Bretagne, dont la postérité se continua sur la seigneurie d'Elven.

La branche aînée, titulaire de Coëtcandec, ne se prolongea pas au delà de Jérôme Chohan, petit-fils des constructeurs, conseiller et garde-scel au Parlement, qui fut victime d'une mort dramatique. Lors d'un séjour à Rennes, en janvier 1624, il tomba sous les coups d'un meurtrier. Le motif en est resté secret<sup>3</sup>.

L'héritage patrimonial passe à la branche cadette, dite de Kérambartz. Louis et François sont tour à tour qualifiés seigneurs de Coëtcandec. Ce dernier, en 1668, se voit mis en possession, par le présidial de Vannes, de la succession d'un voisin de campagne, Jean Le Bro. De ce fait, il recueille la terre noble de Pontanloc, arrosée par un cours d'eau auquel

---

3. SAULNIER : *Le Parlement de Bretagne*.

la seigneurie a donné son nom. C'est aujourd'hui le ruisseau du Pont-du-Loc<sup>4</sup>.

Moins de vingt ans plus tard, Marie du Breil, épouse de Jean de La Bourdonnaye, chevalier, seigneur de Bratz, est mise en possession de toutes les terres et seigneuries de l'héritage patrimonial des Chohan.

Pour des raisons qu'il n'est pas aisé de discerner, toute la succession de Jérôme Chohan, décédé en 1624, et que détenaient ses neveux, est saisie et mise en vente. Aussitôt, Marie du Breil fait valoir ses droits de retrait lignager. Qualifiée, à cause de ses auteurs, d'héritière bénéficiaire de Jérôme Chohan de Coëtcandec en l'estoc maternel, elle affronte les enchères et reste, devant le Parlement de Paris, adjudicataire, pour 180.000 livres, de nombreux biens, parmi lesquels : Coëtcandec, La Chesnaye, Trégonleau, Le Sonnant, Rosnarho, Kermadio, Beaumer et autres lieux (arrêt du 16 juillet 1685)<sup>5</sup>.

Les La Bourdonnaye transmirent cette terre à leur descendance jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Ils semblent y avoir régulièrement résidé. Ce sont eux qui conçurent le grand pavillon, dernière grande œuvre du château. Le 1<sup>er</sup> août 1758, dans la chapelle castrale qui existe toujours, était ondoyé un fils, nommé Julien-René, issu de Marie de Bidé et de Julien de La Bourdonnaye, conseiller au Parlement. En avril 1769, décédait au château Jean-Baptiste de La Bourdonnaye, chevalier de Saint-Louis, ancien capitaine au régiment de Champagne, frère du conseiller au Parlement<sup>6</sup>. On lui édifia dans le transept de l'église tréviale de Locmaria-Grandchamp une tombe sur laquelle repose, sous armure, un chevalier, l'épée et le casque à ses côtés. Des écus armoriés figurent aux pieds et à la tête. Une longue inscription court autour de la table de pierre. Quand fut reconstruite l'église, en 1885, la

4. Archives du Morbihan, B 945.

5. Arch. Morb., B 1858.

6. Arch. Morb., Série E. Registres de Locmaria-Grandchamp.

tombe levée prit place dans le cimetière. Ce gisant, sculpté dans la pierre blanche, ne résistera pas longtemps aux intempéries. Pour le conserver, il faut l'abriter. Sa place semble tout indiquée dans la chapelle du château.

Le dernier des La Bourdonnaye de Coëtcandec, fidèle au fief familial, y est décédé en 1917 et dort son dernier sommeil, près de ses ancêtres, dans le petit cimetière de Locmaria. Le domaine comptait alors plusieurs centaines d'hectares.

Comme nous venons de le voir, Coëtcandec est fait de pièces et de morceaux... fortement usagés. Le délabrement des fenêtres et des cheminées extérieures, le manque d'entretien des toitures, l'enduit misérable des murs contribuent à la déchéance physique de la noble demeure. Le lierre a fait son apparition et commence à déployer son linceul. C'est l'abandon, la ruine à brève échéance.

Une vie momentanée lui a été rendue par la guerre. Le monastère Sainte-Anne de Kergonan est venu ici chercher un abri, l'isolement et le calme qui disposent à la contemplation et rapprochent l'âme de l'Infini. De saintes femmes, venues, semble-t-il, d'un lointain passé, mettent une note blanche et mystique dans ce cadre médiéval.

Hormis l'entourage des ravissantes baies s'ouvrant sur le logis du xvi<sup>e</sup> siècle, rien à l'extérieur ne retient particulièrement l'attention. Mais le visiteur qui franchit le seuil de l'entrée principale est saisi, dès le vestibule, par la floraison d'une magnifique accolade, peinte de chatoyantes couleurs et encadrant la porte qui donne sur l'escalier de pierre. Entre l'anse de panier et la pointe de l'accolade, apparaît une croix ancrée d'or, sceau de Jeanne Grillon, dame de Rosnarho.

Sur le parement des murs de cette même pièce, plusieurs blasons écartelés et, surtout, sujet rare : un écu chargé d'alliances, inscrit dans une couronne de fleurs et de fruits, se

détache en fort relief au-dessus d'une sorte de crédence portant sur ses parois une inscription gravée de trois mots, le premier en capitales romaines : TIMENTIBUS; celui du milieu, en hébreu, dans un soleil d'or, signifie *Jehovah*; le dernier, en caractères grecs : ΑΦΤΑΡΚΥΑ (lire : ἀφθαρσία). Traduction : l'immortalité appartient à ceux qui craignent Dieu. Sentence que les Chohan semblent avoir adoptée comme devise, car on la retrouvait, il y a quelques années encore, accompagnant leurs armes, à Rosnarho en Crach et dans l'église paroissiale d'Elven, sur l'enfeu de Kerléau. La niche, ou crédence, portant cette devise est ornée d'une accolade gothique à feuillage et de cornes d'abondance, représentatives de la Renaissance. Ces cornes d'abondance, symboles de la fortune, s'étirent depuis le pied de la niche jusque sur les côtés où elles s'épanouissent. Ce motif est ciselé au trait et en creux dans une pierre dure, d'un grain très fin. L'ouvrier s'y est montré expert en son art. Cette crédence évoque l'idée d'un autel symbolique dédié aux mânes de la famille Chohan. Juste en face s'ouvre la grande salle qui occupe la majorité du rez-de-chaussée. La surprise dépasse ici celle éprouvée dans le vestibule; les yeux sont frappés par un monument héraldique étonnant. Sur une cheminée, haute de 4 m. 30, — dont le manteau, y compris le linteau et les faces latérales, occupe près de 14 mètres carrés de surface, — se développe une véritable tapisserie de pierre, brodée en relief d'écussons tirés de la filiation des seigneurs de Coëtcandec.

A la place la plus évidente, réservée généralement aux constructeurs, sur le linteau, au centre d'une ravissante guirlande de fleurs, le blason écartelé de Pierre Chohan et de Jeanne Grillon; autour de cette pièce majeure figurent, encadrés de la cordelière d'Anne de Bretagne, le blason des auteurs (Jean Chohan et Guillemette Bino) et celui des enfants des constructeurs (Guillaume marié à Nicole du Breil et Perrot marié à Jeanne de Kerambartz). En éminence

de la cheminée, le cerf des Chohan, plein de ramures et de majesté, dans un encadrement composé de cornes d'abondance, de la devise *Timentibus* et d'instruments musicaux. Minerve, déesse de la sagesse et des arts, et Bellone, déesse de la guerre, sont les tenants de ce tableau.

Par ailleurs, la trame est chargée d'écus appartenant à l'ascendance de Pierre Chohan, depuis le début du xv<sup>e</sup> siècle. Des attributs y évoquent un prélat, un abbé mitré ; une devise se lit : *V Pour guide*. Enfin, sur la corniche de la hotte et à la partie inférieure, courent, en grands caractères dorés, les versets suivants de l'Écriture : *Quemadmodum desiderat servus [sic] fontes aquarum sicut desiderat anima mea ad te Deus*, Comme le cerf désire les sources d'eau, ainsi mon âme te désire, mon Dieu. — *Beatus vir cuius est nomen Domini spes eius*, Bienheureux est l'homme dont le nom du Seigneur est l'espérance.

Linteau et hotte, ainsi historiés, sont supportés par des piédroits, qui paraissent bas et comme écrasés par cette charge. Ils sont moulurés dans le style du xv<sup>e</sup> plutôt que du xvi<sup>e</sup> siècle. Peut-être proviennent-ils d'une construction précédente.

Ce pennon héraldique, de dimension inusitée, suppose une science consommée du blason. En outre, les armoiries dont les figures et les signes sont aussi variés que réduits, — un écu porte jusqu'à dix partitions, — ont été traitées avec une habileté qui révèle le talent d'un maître. L'artiste a su modeler la pierre et la soumettre à son gré. La représentation que nous donnons de cette œuvre, unique en Bretagne, ne la rend pas intégralement, celle-ci se trouvant sectionnée, dans la hauteur, par une poutre du plafond. L'épreuve laisse deviner les peintures anciennes, légèrement patinées, qui maintiennent au tableau sa vie et ses reliefs.

Faut-il révéler qu'un malheur irréparable menace avant peu ? Des infiltrations de pluie ont pénétré jusqu'à ce rez-

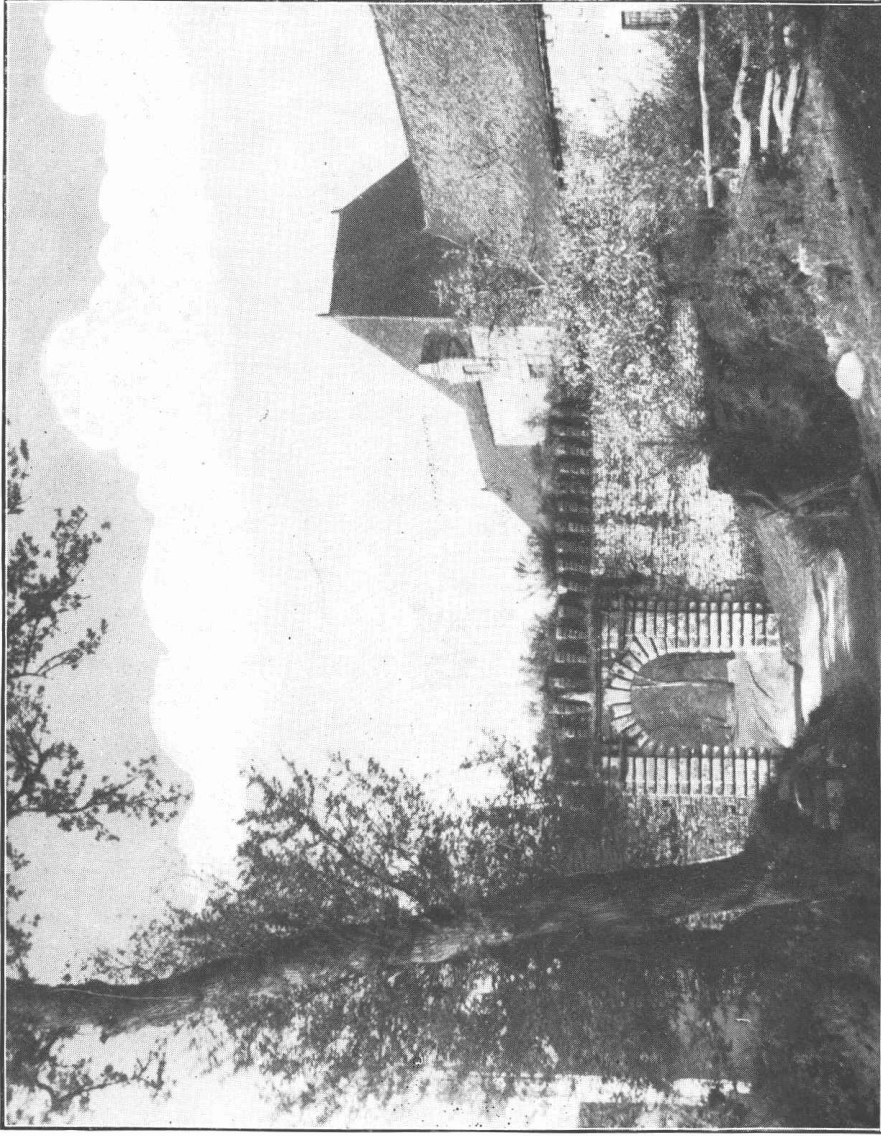
de-chaussée et ont déjà gravement endommagé les sculptures.

Dans une pièce contiguë à la grande salle, existe une autre cheminée dont le linteau est paré de trois grands blasons écartelés. Au-dessus de la table de la cheminée, un médaillon de feuilles de chêne est supporté par deux lions en demi-bosse, d'une très belle exécution. Les La Bourdonnaye sont venus substituer, dans le médaillon, leurs armes (trois bourdons) au cerf passant de leurs prédécesseurs. Egalement, ils ont tenu à apposer leur blason, dans un collier de Saint-Michel, sous l'accolade flamboyante de la porte du manoir. Jean de La Bourdonnaye, premier seigneur de Coëtcandec, avait été reçu chevalier de Saint-Michel.

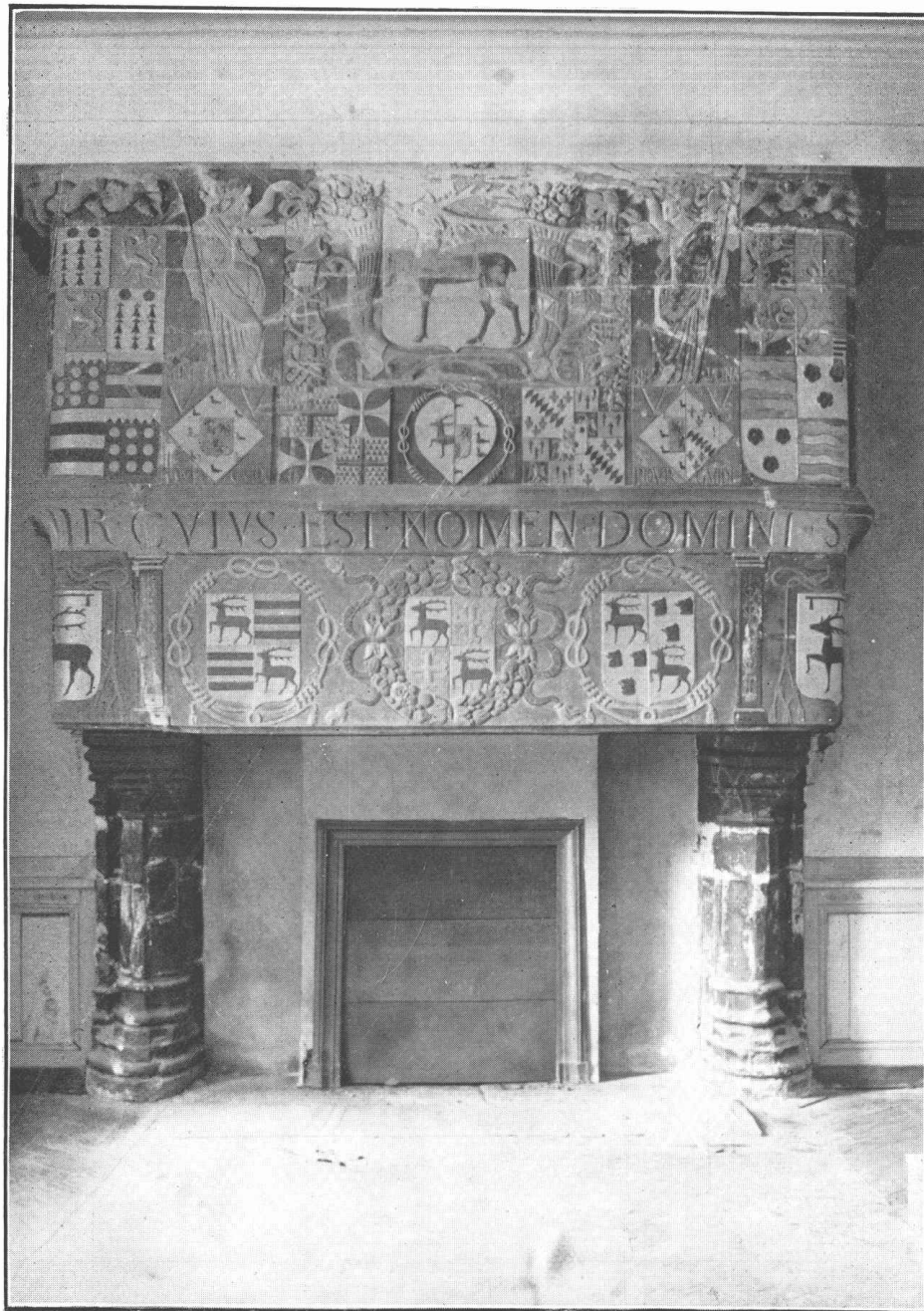
Si la cheminée monumentale du rez-de-chaussée est une œuvre curieuse et originale, l'escalier, enfermé dans la tourelle polygonale, est un travail d'architecture d'une réussite parfaite. Il est spacieux — l'embranchement fait 2 mètres sur 0 m. 65 de large — ajouré de grandes baies et d'une révolution extrêmement douce. Nous n'en connaissons guère de plus harmonieux par les proportions et la légèreté. Ici encore, les Chohan ont tiré de leur armorial des sujets d'ornementation. A chaque palier, dans l'ébrasement des fenêtres et dans les angles libres apparaît un blason, plus ou moins meublé, d'une forme originale, parfois agrémenté d'un accessoire héraldique tiré de l'imagination féconde du maître d'œuvre ou des seigneurs du lieu.

Pure ostentation, vanité de hobereau, pensera-t-on. Ces travers sont inhérents à la nature humaine. La manie des Chohan vaut au moins à la postérité le témoignage que ces gentilshommes campagnards recherchaient le beau et goûtaient le vrai talent.

De tout temps la noblesse eut le souci de ses prérogatives. Certaines verrières d'église semblent avoir été imaginées pour placer les armoiries qui s'y disputaient la



Cadoudal.



Coëtcandec. — Salle de réception.

La partie supérieure de la cheminée sur laquelle figure le verset suivant est masquée par une poutre du plafond : *Quemadmodum desiderat servus fontes aquarum sicut desiderat anima mea ad te Deus.*





Coëtcandec. — Vestibule d'entrée.



Coëtcandec. — Corps principal, du xvi<sup>e</sup> siècle.  
Sous l'accolade fleurie, les armes des La Bourdonnaye.

prééminence. Les chartriers seigneuriaux sont encombrés des pièces des procès que ces rivalités suscitaient entre gentilshommes voisins. Des seigneurs s'opposèrent à la restauration d'églises ou de chapelles, par crainte qu'on touchât à leurs armoiries ou à leurs tombes privatives. Le général des paroisses et les recteurs, beaucoup plus indépendants qu'on ne l'imagine, ne se privaient pas d'aller à l'encontre de ces oppositions seigneuriales<sup>7</sup>.

Louis XIV battit monnaie avec les honneurs que la Noblesse avait tant à cœur. Mais à l'époque des Chohan de Coëtcandec, les dignités nouvelles n'avaient pas paru et les armoiries gardaient leur antique prestige.

De l'escalier, en pente très atténuée, on franchit insensiblement les degrés qui conduisent à l'étage du manoir. Là, une vaste pièce correspond à la grande salle du rez-de-chaussée. Le soleil d'or de Jéhovah et la sentence *Timentibus* accompagnent le cintre de la porte d'accès. A l'intérieur, une cheminée, de la même dimension approximativement que celle du rez-de-chaussée, est l'attrait principal. Mais la hotte proprement dite de la cheminée reste vierge. Les ressources et les ouvriers ont-ils manqué à son achèvement ? Seul le linteau, de 5 mètres de long sur 0 m. 55 de large, est garni de blasons, les mêmes que nous avons déjà rencontrés. Le cerf passant a, comme supports, deux lions. Au-dessus de la frise armoriée du linteau, se lit en lettres d'or : *Sancte, Sancte, Sancte, Domine Deus Sabaoth, Miserere Nostri*. Saint, Saint, Saint, Seigneur Dieu des armées, ayez pitié de nous.

Opposition de grandeur et de sacrifice : dans un retraits obscur de la cheminée, un citoyen, Bleu ou Blanc, sans doute incarcéré et qui aura médité cette sentence, a tracé, avec la pointe d'un canif, son seing : *Le Long 1792*. On sait que Coëtcandec et les La Bourdonnaye ont joué un rôle

7. Arch. Morb., E 911.

actif dans les luttes de la chouannerie. C'est peut-être à la chouannerie que nous devons d'avoir, dans la région, moins d'emblèmes nobiliaires brisés ou détériorés.

Les piédroits de la cheminée du premier étage ont les mêmes moulures que ceux du rez-de-chaussée.

Hors du château s'affirme encore la manie héraldique des Chohan; les sculptures de ce genre ont débordé les limites du logis seigneurial. Nous avons observé plusieurs blasons écartelés, sur la façade d'une métairie qui conduit au château. D'autres métairies, nous a-t-on assuré, en sont pourvues.

La croix ancrée de Jeanne Grillon — simple ou unie au cerf de Pierre Chohan — qui figure aux places d'honneur dans la décoration intérieure, date la construction du logis principal, au plus tôt, de 1530. Les piédroits prismatiques des cheminées et le style de transition de la façade nous auraient d'abord porté à estimer l'œuvre de la fin du xv<sup>e</sup> siècle, ou des premières années du xvi<sup>e</sup>, contemporaine de Josselin<sup>8</sup>.

La décoration intérieure n'est pas nécessairement de l'époque de la construction, elle a pu être conçue plus tard par Guillaume Chohan, fils de Pierre, et Nicole du Breil de Liré, sa femme, mariés en 1577 et dont les armes sont répétées, figurant également en bonne place. Guillaume a reçu le collier de Saint-Michel en 1584, or ce gracieux encadrement d'armoiries n'y figure pas.

La matière diffère. Tandis que la somptueuse cheminée du rez-de-chaussée et certains motifs du vestibule ont été ciselés dans la pierre blanche provenant du bassin de la Loire, le reste est en pierre dure.

8. Il y aurait quelques rapprochements à faire avec Josselin (1490-1505). A Coëtcandec, dans la pièce contiguë à la grande salle du rez-de-chaussée, le linteau de la cheminée repose, de chaque côté, sur un encorbellement et des consoles prismatiques, exactement comme dans le grand salon de Josselin. — On trouve à Coëtcandec et à Josselin, comme ornement architectural, des tresses d'épais cordons, sans parler des motifs courants du style flamboyant.

La peinture des motifs héraldiques, en bas relief ou en haut relief, soulève un autre problème. Celle des trois cheminées paraît seule ancienne; pour les émaux, les signes et les figures des blasons, l'artiste a fait preuve d'une véritable science. Les ors sont inaltérés. Il ne paraît pas vraisemblable que des sculpteurs locaux aient eu l'aptitude suffisante pour mener à bien cette décoration d'ailleurs très spéciale. Les écussons qu'on rencontre de nos jours sur les édifices religieux anciens donnent une idée moins excellente de la capacité des tailleurs de pierre du terroir. Les lions, les personnages employés comme supports, non moins que les élégantes couronnes, les fines cordelières, les cornes gonflées de fleurs et de fruits et la multitude des pièces des blasons sont sortis assurément des mains expertes d'artisans étrangers, peut-être du Poitou, pays d'origine des du Breil.

La basse-cour et les bâtiments de service du château occupent un vaste espace. Château, basse-cour, jardins, étaient contenus dans une première enceinte de murs appelée chemise, défendue par des douves très profondes et des tours d'angle. En forme de rectangle, ces murs sont conservés en majeure partie. Ils font de côtés : 153 mètres sur 128. De l'extérieur, on franchit l'enceinte par une large porte charretière ou par un guichet pour piéton. Deux tourelles simulent la défense de cette entrée. Au delà des douves, une forte levée de terre, aménagée en « boulevard », et qui dut servir, au besoin, de chemin de ronde, formait un premier obstacle aux assaillants.

Une tour d'angle, encore debout, témoigne de l'authenticité de la défense qui remonte au moins au xvi<sup>e</sup> siècle. Cette tour, garnie de meurtrières de flanquement, a 0 m. 75 d'épaisseur de mur et 6 mètres de diamètre intérieur.

Jusqu'à Louis XIII s'imposent aux demeures isolées certaines précautions contre les malandrins qui pillent les campagnes. Les défenses extérieures sont maintenues, les ouver-

tures sont réservées à la façade intérieure. Et même de ce côté on jugea prudent de les garnir de fortes ferrures. On en voit les tenons sur les montants des grandes fenêtres du manoir du xvi<sup>e</sup> siècle.

Au xvii<sup>e</sup>, le haut remblai de terre dont nous venons de parler fut aménagé en terrasse et planté d'arbres pour l'agrément des châtelains. De larges gradins de pierre y donnèrent accès. De nos jours, la végétation, toujours avide des terres rapportées — nous y avons mesuré un fût de hêtre faisant plus de 4 m. 50 de tour — s'est rendue maîtresse du boulevard.

De ce temps date aussi l'aménagement de l'entrée des cours, telle qu'elle se présente aujourd'hui, accostée de deux tourelles qui n'ont plus le caractère de défense réelle.

Ainsi, les dépendances immédiates du château de Coët-candec encadrent pittoresquement la vieille résidence seigneuriale des Chohan et des La Bourdonnaye. Le logis du xvi<sup>e</sup> siècle apparaît comme une pierre précieuse tombée sur le Sillon de Lanvaux. Il atteste le goût artistique de nos devanciers et nous emporte vers un passé de rêves. Que ces vestiges délicieux soient protégés avant qu'ils s'effondrent dans un désastre irréparable<sup>9</sup> !

---

9. Voici la définition des principales armoiries qui se voient dans le château de Coët-candec : ARGENTRÉ, d'argent à la croix pattée d'azur (les émaux n'étant pas figurés, ces armes pourraient convenir à différentes familles portant toutes une croix pattée, notamment Baudouin, Beaulac, Bonenfant, le Coz, Kerguz, Kerrouaud, Kervillau, la Motte, Parthenay et Penguilly) ; ARS, d'argent à trois quintefeuilles de gueules ; BEAUMONT, de gueules à l'aigle d'or ; du BELLAY, d'argent à la bande fuselée de gueules accompagnée de six fleurs de lys d'azur ; BERNARD, d'azur à trois fascés ondées d'or ; BINO DU RESTO, d'or à trois têtes de chien de sable ; la BOURDONNAYE, de gueules à trois bourdons d'argent en pal ; du BREIL, de gueules à trois lions d'or, à la bordure d'argent chargée de huit merlettes de sable ; CHABOT, d'or à trois chabots de gueules en pal ; CHOHAN, d'argent au cerf passant de gueules ; la FONCHAYE, de vair à la croix de gueules ; GOULAINÉ, mi-partie de France et d'Angleterre ; GRILLON, d'azur à la croix ancrée d'or ; KERAMBARTZ, fascé d'or et de sable de six pièces ; PHILIPPOT, de gueules à cinq besants d'or, 3 et 2, au chef endenché d'argent ; du QUIRISEC, d'argent à six hermines de sable, 3, 2 et 1, au chef cousu d'argent chargé de deux coquilles de gueules (POTIER DE COURCY, *Nobiliaire et armorial de Bretagne*, 3<sup>e</sup> éd., 1890).

## LE PLESSIS-JOSSO

Le Plessis-Josso, en Theix, dans le Vannetais, est le type complet du château, siège d'un domaine important, au xvi<sup>e</sup> siècle. Les Josso y ont précédé les puissants Rosmadec à qui l'on doit les constructions actuelles. Peu de demeures seigneuriales ont mieux conservé leur enceinte extérieure et leur caractère de noblesse.

En arrivant du Sud-Ouest, par l'ancienne avenue, la vue est frappée par une longue et très haute courtine, dominée par un parapet crénelé, légèrement endommagé par le temps. Cette courtine enserre la basse-cour et se développe depuis l'étang jusqu'au porche d'entrée. Du côté de l'étang, la tour d'angle, armée, à différentes hauteurs, de meurtrières, subsiste en flanquement des courtines Sud et Ouest. La défense des demeures isolées dut se maintenir jusqu'au début du xvii<sup>e</sup> siècle, tant les campagnes étaient infestées de bandes pillardes. Du côté de l'Est, les murs d'enceinte ont disparu pour faire place à de paisibles jardins potagers.

Le logis principal est digne de la fortune et du nom de ses restaurateurs; on l'appelle encore parfois le Plessis-Rosmadec. La façade monumentale, à étages, est garnie de fenêtres à croisée de pierre dont le linteau est taillé d'accolades jumelées, comme à Josselin, de baies plus simples et de lucarnes sur combles. Ni la symétrie des ouvertures de façade ni l'unité de style dans la décoration n'étaient dans les principes du xvi<sup>e</sup> siècle breton. Le goût n'est pas fixé, les constructeurs, penchant tantôt vers le passé, tantôt vers l'avenir, font une part au gothique, une autre au classique italien. Le Plessis-Josso est un bel exemple de cette confusion.

Une jolie lucarne flamboyante, ornée de feuillages et d'animaux en saillie, figure entre deux lucarnes Renais-

sance; celles-ci sont postérieures à la restauration principale, car on y observe des motifs ornementaux du xvii<sup>e</sup> siècle.

Une tourelle d'escalier polygonale rompt la ligne fort longue de la façade; à ses pieds, s'ouvre la porte d'honneur du logis, dont l'élégant arc brisé est encadré de retraits sur colonnettes, d'une accolade et de pinacles.

Les fenêtres du rez-de-chaussée sont encore bardées de ferrures, défense contre les assaillants qui, par surprise, se seraient introduits dans la cour basse.

Les appartements sont très vastes et pourvus de larges cheminées.

Entre l'enceinte et le logis se développent les bâtiments de service qui s'offrent également le luxe de lucarnes gothiques et Renaissance.

Sous Louis XIII, les seigneurs du lieu édifièrent, en jonction avec le vieux manoir ancestral, un pavillon monumental qui présenta, pour le logement, plus d'aise et de confort, mais où les fenêtres sont encore rares.

La grande chapelle castrale, qui consomme une ruine déplorable, laisse à ciel ouvert sa belle charpente avec entrails et sablières finement sculptés. Le chœur à trois pans, la porte cintrée de larges claveaux, le clocheton la datent du xvii<sup>e</sup> siècle, à son début. La haute silhouette de sa façade occidentale, qui porte une élégante chambre de cloche ajourée, est percée d'un large oculus qui fait penser à un cyclope, fils du ciel et de la terre, frappé à mort, mais conservant encore la vue pour implorer la pitié des hommes.

Le cadre des bois, des eaux, du moulin seigneurial, reconstruit au xviii<sup>e</sup> siècle, enveloppe le Plessis-Rosmadec d'une atmosphère de grandeur.



## LES FERRIÈRES

Le goût éprouvé de la famille de Rosmadec se révèle ailleurs, dans le Vannetais. En Sulniac, au delà des bois de l'ancienne seigneurie des Ferrières, dans le vallon de Kervily, se voient les restes imposants d'une belle résidence que l'on doit à cette illustre lignée.

Le corps principal du logis a été conçu, à l'époque Louis XIII, avec un grand luxe de matériaux et d'ornementation qui indique une situation de fortune exceptionnelle en Bretagne.

Les Rosmadec appelèrent certainement à réaliser cette œuvre des artisans étrangers familiarisés avec l'esprit et les motifs de la Renaissance, car les ateliers locaux n'eurent pour ainsi dire à exercer leur talent que dans l'architecture religieuse.

Dans la région rien n'est comparable aux Ferrières. On y retrouve de vastes salles éclairées par de grandes fenêtres carrées, encadrées de motifs variés. Les cheminées, dont le linteau est écussonné<sup>10</sup>, ont des piédroits en pattes de lion, d'une puissance et d'un réalisme remarquables. Aux corniches de la toiture figurent des décors rarement usités, sur les parois du mur ressort un grand blason écartelé, encadré de supports et de colonnettes. L'appareil régulier est du plus beau granit. Partout apparaît la recherche de l'effet dans la parure.

Des éboulements s'étant produits, il est difficile de se rendre un compte exact du plan et des limites entre les époques différentes. On peut même se demander si le dernier projet a été mené à bonne fin. Il semble que les auteurs ont conçu trop grand pour achever l'entreprise. Dans la

---

10. Les seigneurs des Ferrières portaient pour armes dix annelets.

partie la plus ancienne du château, les constructions doivent être attribuées au xv<sup>e</sup> ou au début du xvi<sup>e</sup> siècle, comme l'indiquent les ouvertures et les cheminées gothiques.

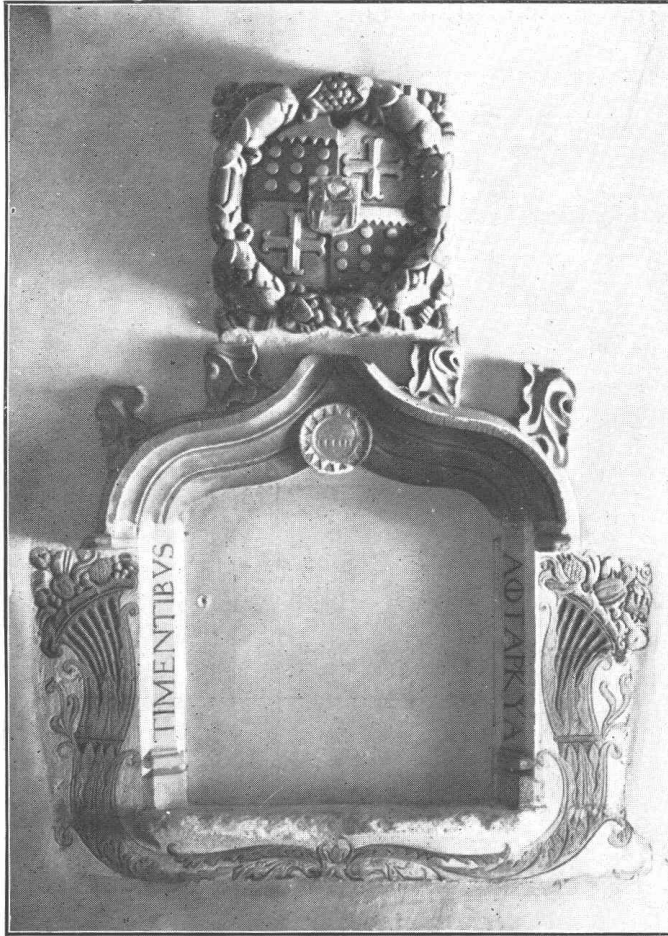
Il faut pénétrer dans la solitude et l'oubli bienfaisant des campagnes bretonnes, au fond des landes et des bois, pour découvrir ces admirables vestiges d'un siècle immortel.

### CADOUDAL

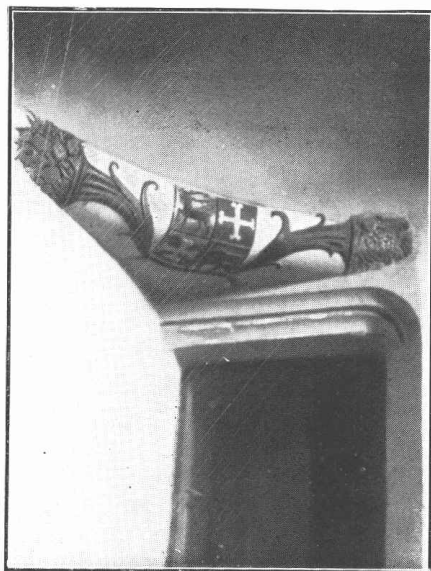
Les rivières, défense naturelle, ont provoqué la naissance des demeures féodales. Avec l'évolution des moyens d'attaque, les douves ont cédé la place à des jardins fleuris et les enceintes à des cours d'honneur closes de défenses symboliques en pierres taillées ou en grilles forgées. Dans une des contrées les plus pittoresques et les plus sauvages du territoire de Plumelec, sur les rives de la Claie, citons Brignac qui s'est manifestement inspiré du grand logis de Nantes, Callac qui évoque le souvenir des Marbœuf protecteurs du jeune Bonaparte, enfin Cadoudal, sans parler d'autres résidences.

Celles-ci, par leur richesse, déroutent notre imagination, surprise de rencontrer d'illustres familles, habituellement retenues à la Cour ou aux armées, occupant néanmoins leurs loisirs à la construction de demeures propres à distinguer leurs domaines de Bretagne.

D'importants restes du dernier château de Cadoudal dorment à l'ombre de châtaigniers séculaires, en se mirant, à certaines heures, dans les eaux limpides de la Claie. Le grand portail qui donne accès à la cour d'honneur et les ouvertures du pavillon qui subsiste, présentent un bel exemple, rare spécimen en Bretagne, de l'appareil en bossage qui date de la Renaissance. La clôture murale a voulu maintenir jusque là le prestige des mâchicoulis qui constituent une décoration assez curieuse unie au bossage.



Coëtcandec. — Vestibule d'entrée.  
Blasons et sentence des Chohan.



Coëtandec. — Porte de palier d'escalier.

Les Trevegat, par Suzanne de Sévigné des Rochers, transmirent la seigneurie de Cadoudal aux Guémadeuc (27 mai 1584). Marie de Rabutin-Chantal, marquise de Sévigné, avait ainsi de proches parents à Plumelec. Mais il est vraisemblable qu'elle ne vint jamais à Cadoudal ; c'est plutôt, durant les séjours qu'elle fit à Rennes, à l'occasion de la tenue des États, qu'elle rencontra ses cousins de Guémadeuc dont elle parla dans ses lettres.

HERVÉ DU HALGOUET.

---